

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 70 (1931)  
**Heft:** 10

**Artikel:** A la porte !  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-223817>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 14.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

— Oh ! hop, cria Ulysse en lui câlant le premier sac sur le dos.

Et Daniotet gravit les escaliers courbé sous la charge; il longea un grand corridor et atteignit le grenier. D'un coup de rein, il vida son sac dans l'arche à blé et revint sur ses pas. Le fermier fit la paye. Il reçut, comme ses compagnons de travail, le prix de sa journée et s'en alla, accompagné d'Ulysse.

On était en novembre, il faisait un ciel bas, un de ces ciels écrasants où les lampes électriques clignotent bizarrement dans le brouillard. Ils descendirent la grande rue, passèrent devant les boutiques allumées et allaient se séparer quand Ulysse proposa :

— Allons prendre un verre au café de l'Union !

D'un geste de la main Daniotet refusa.

Mais avec son rire goguenard, Ulysse dit :

— Oh ! comprends-moi bien. C'est sûr que je ne veux pas te faire rompre ton engagement. Non, pas ça, jamais de la vie. A-t-on des principes, oui ou non ?

Puis, se rapprochant, il lui prit le bras :

— Ecoute, c'est tout simple, je boirai trois décis et toi une bouteille de limonade. Où est le mal ?

Daniotet se laissa convaincre et ils entrèrent. Dans la salle basse où la fumée des pipes montait vers le plafond, ils s'assirent à un coin de table, sous les regards curieux des buveurs attablés. Quelques-uns jouaient aux cartes. On entendait brusquement ces mots : « Trois cartes au roi d'atout » ou bien : « cent cinquante de nel » ou encore : « cent d'as ». A voir tous ces yeux braqués sur lui, Daniotet se sentit gêné. Il vida son verre et se leva pour partir. Mais Ulysse le retint par la manche en lui disant :

— Tu as bien le temps, la journée est finie !

Puis se tournant vers le patron :

— Encore trois décis !

Daniotet se laissa distraire par ses voisins de table. Il suivait les jeux, donnait des conseils aux débutants sans remarquer qu'Ulysse profitait de ses distractions pour lui remplir son verre. Et il but d'abord de la limonade coupée avec du vin, puis le vin seul. On fit cercle autour de lui et quelqu'un dit :

— Allons, Daniotet, chante-nous-en une !

Et il chanta, il chanta de tout son cœur des chansons de l'ancien temps où il était question de « papillons bleus » et de « fleurs d'amour fanées ». Ensuite, il perdit la notion du temps et quand Ulysse l'empoigna par le bras, il dormait bel et bien au coin de la table.

Il fit quelques pas dehors ; l'air vif le réveilla, puis il chercha à s'orienter.

— Salut, Daniotet, lui criait-on, bonne nuit et à une autre fois !

Et il entendit un grand éclat de rire.

Il fit encore quelques pas. Il allait à tâtons, cherchant son chemin quand il s'aperçut que ses mains restaient prises dans la haie qui borde le jardin de la Cure. Il essaya de se dégager, mais ses jambes fléchirent et il tomba de tout son long dans le fossé.

\*\*\*

Quand il se réveilla, un homme était penché sur lui, un homme qu'il reconnut tout de suite :

— Je vous demande bien pardon, monsieur le ministre, fit-il d'une voix embarrassée, mais j'ai fait un faux pas et...

— Oui, je vois, en effet, vous avez fait un faux pas.

Puis, saisissant Daniotet par le bras, le pasteur essaya de le remettre d'aplomb. Peine perdue. Daniotet faisait pourtant tous ses efforts s'aidant des pieds, s'aidant des mains. Il ne parvenait pas à quitter son lit de feuilles mortes.

Le pasteur commençait à perdre patience :

— Voyons, voyons, levez-vous ! Pensez à votre femme qui vous attend depuis longtemps, au chagrin qu'elle aura en vous voyant dans cet état !

Plein de bonne volonté, Daniotet répondait humblement :

— Eh bien ! reprenons, monsieur le ministre !

Et l'on reprenait de plus belle. Et il n'y avait,

sous le ciel brumeux de novembre, que ces deux silhouettes penchées l'une au-dessus de l'autre, et cette voix qui répétait sans jamais se décou-rager :

— Eh bien ! reprenons, monsieur le ministre !

On reprit tant et si bien que Daniotet finit par se tenir debout au milieu de la route. Soutenu par le pasteur, il fit quelques pas tout en prenant le ciel à témoin de son innocence. Arrivé devant la maison, il s'accrocha à la poignée de la porte et, redressé de tout son long au moment où sa femme arrivait, il lança :

— Eh bien ! au revoir, monsieur le pasteur, je pense que vous pouvez rentrer seul maintenant !

Et la porte se referma tandis que le pasteur restait, tout pantois, sur le seuil.

Jean des Sapins.

**Mécompte.** — Un pauvre vagabond voit une plaque de docteur à la porte d'une maison. Il sonne timidement. Une jeune dame lui ouvre.

— Pardon, madame, ne pourriez-vous pas demander à M. le docteur s'il n'aurait pas une veste et un vieux pantalon à me donner ?

— Je le voudrais bien, mon brave homme, mais voyez-vous, c'est moi qui suis... docteur.

### L'ORIGINE DE L'EXPRESSION : « REMPORTER UNE VESTE »

**Q**'EST le théâtre qui l'a fournie à la ville, comme l'expression : « faire du bruit dans Landerneau », et elle est née en 1865, au Vaudeville. Le public avait accueilli avec indulgence les deux premiers actes d'une férie intitulée « les Etoiles », lorsqu'une scène du troisième acte détermina la chute de la pièce et la naissance du mot. Le public avait vu entrer en scène le berger Lagrange et la nymphe Cico. Il écouta le dialogue sentimental :

— La nuit est sombre et propice ; viens t'asseoir sur le gazon, propose le berger, galant.

— L'herbe est mouillée ! répond la nymphe, hésitante.

— Assieds-toi sur ma veste ! ajoute le berger conciliant.

Joignant le geste à la parole, il offrait à la nymphe le moyen de s'asseoir sans redouter l'humidité, lorsque l'orage éclata dans la salle pour ce prosaïque détail. Le public hua, siffla. Des voix criaient : « Remporte ta veste ! » Et le pauvre berger fut, en effet, obligé de la remporter sous les lazzi. Le lendemain, Paris constatait qu'une expression imagée était née de cet incident.

### ON VOTE AVEC ESCIENT

**T**OUTES les fois qu'y a des votes, ceux qui font les papiers recommencent la même scie. Avant, ils vous font signe avec une porte de grange : VOTEZ OUI !... VOTEZ NON (suivant que vous tenez la Revue ou bien le Pays). Et puis dessous, toujours avec de ces tant grosses lettres que ça vous tire les yeux hors de la tête un puissant bout, comme ceux des bibornes :

### CITOYENS, TOUTS AUX URNES ! PAS D'ABSTENTION !

Ce qui ne manque pas non plus, quand on a fini de voter, c'est l'engueulée à ceux qui n'y ont pas été :

« Quant aux électeurs qui n'ont pas cru devoir se déranger, nous ne pouvons que répéter que leur manque d'esprit civique... »

Etc., etc. Ça n'est pas seulement la peine de redire tout le chapitre ; vous l'avez tous eu lu.

Nous, n'est-ce pas, on ne veut pas se tourner les sangs pour si peu. Il faut bien que les journalistes aient quelque chose à dire, mais quand même il ne faudrait pas nous prendre pour des bêtes. Pour des questions de sorte, on sait bien qu'on est là. Allez-voir demander à notre gros Ulrique si on a su se déranger dans le canton de Vaud, quand il venait te fourrer son bancal dans les roues du berrou de la Société des Nations. On a tréoué été voter : quand y faut, pas besoin qu'on y soit d'obligés par la police et les amendes du préfet.

Mais alors pour ces brouilleries que personne ne s'y retrouve, que quelques avocats qui font d'assemblant de s'y reconnaître, on ne peut pourtant pas se tracasser pour ça. On se remue-rait déjà plus vite pour aller boire un verre ou faire une partie de quilles que pour aller voter sans savoir au Dieu monde s'il faut qu'on mette oui ou bien qu'on mette non. Sans compter que souvent ça ne tire pas plus à conséquence que de dire chat ou minon. Si c'est les oui qui gagnent, on est sûr que les impôts lèvent. Si les non sont vainqueurs, c'est certain que les taxes veulent venir plus fortes : sans ça, vous n'y voulez pas connaître de différence.

Et puis quoi ? Si on est d'attaque, on l'est avec escient et on ne veut pas faire de l'ou-vrage inutile. Ecoutez-voir un peu celle qu'on m'a z'eü racontée de deux de par Lausanne.

Quand même ils étaient frères, ils n'avaient pas tous les jours les mêmes idées, mais ça ne les empêchait pas de s'aimer tout plein — comme des frères, quoi ! Ils restaient bien aux deux bouts de la ville, mais c'était régulier comme une mécanique : le dimanche, en sortant du pré-che, ils se retrouvaient chez l'aîné qui avait sa carrée tout proche de l'église. Et patati, et patata, ils se racontaient les nouveaux, se contre-pointaient joliment, prenaient un doigt de quel-que chose et trouvaient tout ça bien plaisant.

Adonc, certain dimanche qu'on votait par toute la Suisse, l'un des deux fait à l'autre :

— Il faut quand même aller voter contre cette nouvelle loi qu'ils ont encore fabriquée par ce Berne.

— Comment, contre ? que répond l'autre — que c'était donc l'aîné. Elle n'est déjà rien tant mauvaise, cette loi. Il nous faut l'accepter, non pas.

Et les voilà qui s'embryent les deux à te discuter politique, qu'on aurait presque dit la Revue et le Pays. Après qu'ils se sont aligné toutes les raisons, l'aîné fait presque état de se mettre en colère et dit comme ça au plus jeune :

— Enfin quoi, ça ne mène à rien de te mon-trer les choses ? Tu es bien décidé à suivre ton idée ?

— Pardi ! Toi tu suis bien la tienne.

Et là-dessus voilà le vieux qui prend un ton tout radouci et qui fait à l'autre :

— Et bien tant mieux ! Respect pour toi !

Parce que comme ça, on n'a au moins plus be-soin de se déranger. Tu votes non, moi oui ; on se détruit l'un l'autre : autant se détruire sur place. A la tienne donc, frère ! On a fait son devoir.

Gédéon des Amburnex.

### A LA PORTE !

**V**OYONS, mes enfants, on vous a re-commandé combien de fois déjà de cesser vos jeux bruyants quand je ren-tre de mon bureau, fatigué et nerveux ; j'ai be-soin de calme : ce n'est pourtant pas bien diffi-cile à comprendre, hein ?

— Oui, p'pa !

Cinq minutes plus tard :

— Vous êtes donc sans cœur ; vous me voyez éreinté ; faites un autre jeu. Faudra-t-il me fâ-cher encore une fois ?

— Oui, p'pa !

Cinq minutes plus tard :

— Allons, Antoine, tiens-toi donc tranquille, et donne le bon exemple à tes cadets. Si vous me poussez à bout, je punis tout le monde. Un garçon de dix ans, ne pas vouloir compren-dre ça...

— Oui, p'pa !

Cinq minutes plus tard, le grand tapage do-mestique bat son plein. On sonne. Calme subit, puis ruée vers la porte.

— Voyons, les enfants, faut-il vous répéter que c'est impoli d'aller ouvrir ainsi, surtout quand vous ne savez pas qui c'est !

— B'jour oncle ! b'jour parrain !

— Bonjour, bonjour, marmaille. Quel tinta-marre ; on vous entend de la rue !

— N'est-ce pas, mon cher, c'est ce que je me tue de leur répéter, et tous les jours.

— Un moment de tranquillité, hein ? j'ai à causer avec papa.  
— Oui, oncle, oui, parrain !  
Cinq minutes plus tard :  
— Voyons, les enfants, est-ce que vous ne savez pas encore qu'on laisse causer en paix les grandes personnes ? c'est insupportable, ce chat. Antoine, il faudra donc te mettre à la porte ?  
— Oui, p'pa ! Elise, à toi de taper.  
— Allons, filleul, donne le bon exemple, veux-tu ? un petit quart d'heure de calme.  
— Oui, parrain.  
Cinq minutes plus tard :  
— Mon pauvre vieux, rien à faire avec ces énergumènes ! Allons causer au bureau ; il n'est pas chauffé, mais nous mettrons nos pardessus.  
A la porte ? Oui. Mais pas les moutards !



**LA MÈRE**  
Roman inédit.

10

Gringet, Lavanchy, Blaser lurent, à leur tour ; puis ils posèrent le journal sans ajouter rien. Peut-être doutaient-ils de la sincérité, pourtant visible de Porchard ?

— Ce qui m'ahurit, disait ce dernier, c'est d'être mêlé à cette affaire. Que leur ai-je fait aux bonshommes du *Socialiste* ? Hier encore j'ai bu un bock avec Léchaud, leur chef de file.

Gringet ricana :  
— C'est ton genre de beauté qui leur déplaît.  
En toute autre circonstance, semblable ineptie eût provoqué une réplique cinglante, mais, à cette heure, Porchard se souciait peu du clerc de notaire.

— Portes et fenêtres... Robes et manteaux, répétait-il comme un refrain. Heureux encore que le fait ne prête pas à rire, sans quoi *Guguss* ne le manquerait pas... Ce serait complet.

Apitoyé, Paschoud le consola d'une phrase banale.

— Tout s'oublie.  
— Pas tant que ça. L'effet est produit.  
Machinalement, Valentin Porchard se retournait, examinant les habitués, qu'il devinait ironiques. Vit-il, sur certaines visages, un sourire, un éclair de malice, ou s'imaginait-il simplement être le sujet de railleries ? Les deux peut-être. Alors, d'un geste, il jeta quelque monnaie sur la table et, saluant à peine, il sortit.

\*\*\*

Midi sonnait à la Cathédrale, et la ville s'emplissait à coup de mouvement et de vie. Sur la place St-François, le va et vient s'accroissait en tous sens, surtout aux abords de la gare des trams, bourdonnante comme une ruche apeurée. Des étudiants, serviette sous le bras, groupés aux deux extrémités de la place — ici, casquettes blanches, là-bas casquettes vertes — devaient en joyeux conciliabules. Lorgnant les passantes, ils saluaient beaucoup, à gauche, à droite : les uns discrètement presque timides ; les autres d'un geste large, étendu, un peu militaire — comme un salut de sabre ou d'épée — mais plus doux, plus enveloppant, presque religieux. Et c'était d'un joli respect pour les femmes et les jeunes filles ainsi honorées.

Ouvrières et trotteurs s'échappaient des ateliers, heureuses d'être libres, comme des fillettes au sortir de l'école. Etourdies un peu, elles s'arrêtaient devant l'étalage du fleuriste, au pied du temple, et, tentées par le parfum des corolles printanières, donnaient deux sous pour un bouquet de violettes ou trois tiges de muguet.

Des maçons italiens, la veste sur l'épaule, la ceinture de flanelle rouge ou bleue, serrant la taille, marchaient très vite au milieu de la place, dédaigneux des trottoirs où l'embourgeoisement eût gêné leur allure. Eux aussi se hâtaient vers la soupe, vers la *polenta* ou la *busecca*. Et tous,

d'ailleurs, dans ces rues bruyantes, tous, hommes et femmes, grands et petits, jeunes et vieux, commis, avocats, facteurs, médecins, ouvriers, négociants, notaires, même ces deux braves «gâpions» placides et ponctuels, tous, excités par l'appétit du travailleur, s'empressaient vers le repas familial ou la popote du restaurant. Les pigeons eux-mêmes, hôtes habituels de St-François, attendaient en roucoulant, sur le clocher du temple, que cette effervescence humaine s'apaisât. Alors, ils redescendraient, d'un grand vol, sur le pavé, pour y picorer à leur aise les graines éparpillées si toutefois la gent moineau leur en laissait quelques-unes.

\*\*\*

Valentin Porchard traversa la place. Lui aussi marchait vite, mais non point pour s'asseoir plutôt devant un consommé ou un beefsteak. La crainte seule le talonnait : crainte du ridicule, crainte des curieux, crainte des amis. Un journaliste sortait de son bureau, le salua. Ils se connaissaient de longue date et, habituellement ne se rencontraient pas sans échanger une poignée de mains et quelques nouvelles. Mais, Porchard crut remarquer une intention railleuse dans le geste du reporter, et il rendit rapidement le salut, sans s'arrêter. L'idée fixe que chacun ait lu *Monsieur Vautour* le hantait. A chaque pas, il croyait entendre le refrain peu savoureux de la conclusion :

*Portes et fenêtres  
Robes et manteaux.*

Et, inconsciemment, par obsession nerveuse, il mettait sur les six mots insignifiants, un vieil air de rangane :

*Tra la la la laire  
Tra la la la la  
Portes et fenêtres  
Robes et manteaux.*

Il entra dans une brasserie pour manger quelque chose et téléphoner à son père ; mais l'entrepreneur, occupé en ville, ne reviendrait à Parly que vers quatre heures. C'était bien. Porchard fils, l'après-midi, défendait d'office un pauvre diable devant la correctionnelle. L'audience ne serait pas longue ; il irait ensuite raconter à Porchard père l'effet produit par la monumentale gaffe. En attendant, il grignotait, sans appétit, une mince côtelette, tout en regardant les gens filer tête basse, les épaules rondes, sous le parapluie secoué par la rafale. Car la pluie et le vent, après avoir chomé tout le matin, reprenait avec rage.

— Sale journée, fit l'avocat.  
Epithète provoquée davantage, sans doute, par la prose du *Socialiste* que par l'averse persistante. Lentement, il but son café et lut les journaux français : le *Figaro*, le *Journal*, le *Matin*, pour tuer le temps jusqu'à l'heure de l'audience. En route pour le tribunal, il s'arrêta chez lui, rue du Pont, et envoya le gamin chercher au kiosque le numéro du *Socialiste*. Ça l'ennuyait de demander lui-même ce journal. Qui sait si la vendeuse ne sourirait pas ? Et les sourires, ce jour-là, lui paraissaient décidément suspects.

\*\*\*

Devant les juges, Valentin Porchard fut au-dessous de lui-même. La cause étant fort simple, l'insuffisance de l'avocat se manifestait d'autant mieux. Le prévenu, coupable d'un vol minime, espérait beaucoup d'une jolie défense. Sans antécédents judiciaires, ayant failli par faiblesse plus que par vice, il se flattait d'un dénouement plus ou moins heureux. Mais Porchard se montra si peu persuasif, si peu clair, si distraité que l'affaire faillit se gâter. Le président, surpris et, peut-être apitoyé, s'efforça alors de repêcher le plaideur :

— Vous ne requérez pas l'application de la loi de sursis ? demanda-t-il.

C'était, en effet, le cas de conclure par une telle requête. Valentin Porchard, tout à sa hantise, l'avait oublié. Saisissant la perche, si à propos tendue, il balbutia un acquiescement rapide, et l'accusé dut au bon sens du tribunal ce que l'ahurissement de la défense faillit lui faire perdre.

En sortant, le substitut Thélén disait au juge Bize :

— Malade, ce petit Porchard.  
— L'effet des courants d'air, M. le substitut, portes et fenêtres...

(A suivre). Prosper Meunier.

**A la fontaine.** — Que devient la vieille dame Gailard depuis qu'on ne lui fait plus la cour ?  
— Elle fait des livres.  
— Pauvres gens !  
— Vous voulez dire pauvre femme ou bien pauvres livres ?  
— Non, je pense... à ceux qui les liront !

**Comment on fait des économies.** — Un inspecteur des CFF, s'adresse à un contrôleur qui porte sa casquette un peu de côté, sur l'oreille :

— Vous vous croyez donc bien beau avec votre casquette de côté ?  
— Que voulez-vous, M. l'inspecteur, c'est tout ce que je peux mettre de côté.

**Bourg-Ciné-Sonore.** — Vu le succès considérable remporté par *Monsieur le Fox*, le Cinéma du Bourg repassera ce magnifique film (parlant français) du vendredi 6 au jeudi 12 mars. Remarquable par son mouvement, ce film nous présente les aventures de « Louis le Renard », trappeur canadien-français, soupçonné de brigandage et poursuivi à travers les pays glacés par la « Royal Mounted Police ». Tous voudront voir André Lugnet dans le rôle du sympathique, intrépide et romantique héros sauver la vie de la jeune millionnaire incarnée par la jolie Barbara Leonard. C'est le nord canadien dans toute sa beauté qui nous est dévoilé et le spectacle des courses en traîneau et de la tempête de neige est un souvenir inoubliable.

Pour la rédaction :  
J. Bron, édité.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

## Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

## PÊCHEURS

**MAYOR** comptoir spécial pr articles de pêche, existant depuis un demi-siècle à **LAUSANNE** livre tous les engins nécessaires. Racines "*Andalouse*", "*Tortue*" et "*Taureau*". Vers de bois. Réparations. Fabrication sur commande. Marchandises fraîches constamment renouvelées. 5 % escompte de caisse, 10 % aux membres de sociétés. Demandez catalogue.

Commandez dès maintenant

**Caisses à fleurs - Bacs à plantes**

monture fer, garniture **ÉTERNIT**

**DIZERENS, Clôtures, fabricant**

**Tivoli 12, LAUSANNE Tél. 25.395**

Demandez catalogue et prix

## HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

**Margot & Jeannet**

BANDAGISTES

**Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne**

## S. Geismar

Chapellerie. Chemiserie.

Confection pour ouvriers.

Bonneterie. Casquettes.

Place du Tunnel 2 et 3. **LAUSANNE**